

**Nous verrons-nous demain ?**  
**Perspectives spirituelles sur une moralité humaine<sup>1</sup>**  
**Andreas Laudert**

En automne, je donnai dans mon école Waldorf une période allemande consacrée à *Parzival*. Je ne pouvais pas « voir » les visages des élèves masqués et j'en étais réduit aux spéculations ou interrogations. Il est vrai qu'il faut se représenter ce que l'on ressent et interpréter ce qui est perçu. Sur la base d'une représentation, je me forme un concept pour comprendre ce qui est réellement. Mais la réalité est multicouche. Sans masque couvrant la bouche et le nez, des êtres humains peuvent cacher leurs vrais sentiments, motifs ou idées. On peut se tenir « ainsi à couvert » : parce qu'on garde un secret ; parce qu'on ne veut pas blesser autrui ; parce qu'on ne veut pas l'influencer, mais le laisser libre ; parce qu'on a peur de dire ce que l'on pense ou ressent ; parce qu'on ne sait pas exactement ce que l'on veut ou ce que l'on doit ; parce qu'on ne voudrait pas qu'autrui ait un aperçu de notre propre inculture ou bien parce qu'on ne voudrait pas l'importuner avec quelque chose de non-abouti de notre part, voire l'affliger par une indisposition personnelle. Ce champ de tensions du se-dissimuler et du se-manifester, de distanciation et de proximité n'a encore tout d'abord rien à faire avec une morale générale ou bien un discours de valeurs, mais plutôt avec des qualités comme la confiance, l'estimation de soi et le tact. Il s'agit de mûres considérations. Chez *Parzival*, la capacité de rencontre individuelle concrète, décide nonobstant dans l'instant, directement sur la maturité morale du héros. Avec le degré de la quête de soi, grandit aussi le salut dans son entourage. *Parzival* devient seulement voyant par la faute. En se rachetant lui-même, il rachète aussi les autres malades.

### **Intérieur est extérieur, devant est derrière**

On raconte ici des échecs au seuil. Pour la conscience du héros comme celle du lecteur, des distances disparaissent d'une manière étrange, des plans de réalité se déplacent, les conditions spatio-temporelles ne semblent pas quotidiennes. C'est le seuil vers son propre Je que *Parzival* franchit pour la première fois — et c'est justement pour cette raison qu'il échoue aussi dans le social. Il en est stigmatisé, déclaré sot et idiot, maudit et pêcheur. Il devint coupable d'ingénuité, en ne voyant au préalable qu'un détail du monde. L'enfant vit encoconé dans le bois *Soltane*, avec sa mère Herzéloïde qui le retient en le préservant d'informations sur le monde, en dehors d'intérêts personnels par trop compréhensibles et par alarme qu'il ne meure et connaisse la même mort que son père. Au moment où *Parzival* — muni progressivement de toutes sortes de règles, et les prenant par trop à la lettre — par exemple le conseil de Gurnemanz, qu'il ne dût pas tant poser de questions — va vers le monde prêt au combat, parce qu'il veut se lier au monde (« agressif » signifie étymologiquement de manière neutre : « marcher [le premier, *ndt*] vers quelque chose »), qu'il apparaît de nouveau trop proche, à ceux qui croisent son chemin. Il est vrai qu'au moment décisif de sa première visite au Château du Graal, il demeure trop passif, d'une part, comme enchanté mystérieusement par l'aperçu sensible qui s'offre à lui, d'autre part, au plan de la compréhension des règles qu'il a incorporées et qui vivent en son âme.<sup>2</sup> *Parzival* ne voit pas ce qu'il voit et ne demande pas ce qu'il doit : effectivement le couronnement l'attend, or il l'entrave lui-même, étant donné qu'il ne sait pas encore rattacher sa perception à des concepts individualisés (selon Rudolf Steiner la condition d'une moralité<sup>3</sup> qui est aussi individualisée) et puisqu'il n'aligne pas la représentation, avec laquelle il passe déjà dans le suprasensible, avec celle sensible se reflétant. Or cela doit se produire par une question : je dois exprimer mes représentations, pour me laisser corriger par le monde. Je dois entrer en dialogue, rechercher le dialogue. Il y a une autre configuration littéraire de cette situation au seuil : celle de Franz Kafka « devant la loi ». Là aussi il s'agit d'une auto-détermination, pour un individu qui se laisse par trop intimidé par l'extérieur et aussi par « l'extérieur » en lui-même, par le modèle qu'il a intériorisé. Dans la légende du portier de Kafka, un homme du pays demande la permission d'entrer dans la loi qui n'est pas caractérisée plus précisément, ce qu'un portier lui interdit. De manière analogue à *Parzival* éblouit par ce qu'il aperçoit, l'homme perd ici son assurance, néanmoins simplement ici par l'accoutrement de son vis-à-vis : « Mais », au moment où il considère le portier est-il dit, il se résout à attendre.<sup>4</sup> Ce contexte causal n'est pas expliqué plus en détail. À la demi-phrase

- 1 La présente contribution est la rédaction d'une conférence intitulée *Moralisme totalitaire*, qui fut donnée le 17 octobre 2020, lors du colloque consacré à la remise à plat de la crise de la corona, à la Maison Rudolf Steiner de Berlin. Voir le compte rendu de Heinz Mosmann : *La force de guérison de l'esprit*, dans ce numéro aux pages 13 et suiv. [Traductions françaises (DDHM1220.odt), et aussi celle en complément l'article de Stephan Eisenhut (DDSE1220.odt), disponibles toutes deux auprès du traducteur, sans plus *ndt*]
- 2 « *Parzival* remarqua bien l'opulence et le grand prodige, mais [...] pensa-t-il par devers soi : « Gurnemanz m'enseigna [...], que je ne dusse point trop demander. Qui sait si ma halte ici ne se déroulera pas de la même façon que chez lui et que je perçoive finalement sans demander ce que signifie cette étrange maison de roi ? » — Wolfram von Eschenbach ; *Parzival*, traduit en prose par Wilhelm Stapel, Munich & W Vienne 1984, pp.123 et suiv.
- 3 Voir Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995, chapitres V, « La connaissance du monde » et IX, « L'idée de liberté ».
- 4 « L'homme du pays ne s'est pas attendu à de telles difficultés ; la loi n'est-elle nonobstant censée être connue de tout un chacun et toujours accessible, pense-t-il, au moment où il examine plus précisément le portier, dans son manteau de fourrure, avec son grand nez pointu, sa longue barbe tartare, fine et noire, il se résout plutôt à attendre. » — Franz Kafka : *Der Prozeß [Le procès]*, édité par Malcom Pasley, Francfort-sur-le-Main 1990, pp.226 et suiv. Au sujet de la question de la détermination, voir Andreas Laudert : *Die Vergessene*

précédente, l'homme « pense » encore et s'étonne des contradictions, pourtant les données physiques resserrent d'une manière irrationnelle les options d'action. Au lieu d'entrer dans un dialogue authentique, il ne s'égaré encore qu'aux tentatives de corruption. Ce qui détourne est mal, écrit Kafka, un jour, à un autre endroit.<sup>5</sup> La vaurien ici en tout cas n'est pas le portier.

Tous les deux domaines de seuil sont communs, monde du Graal et monde de la loi, nonobstant la non-clarté en relation avec leurs représentants : ils se tiennent cachés. Aussi amicalement que la communauté du Graal reçoit le héros, aussi froidement elle réagit par la suite. De même le portier de Kafka refuse nullement des réponses et encourage même l'homme à ignorer l'interdiction. Ce sont les réflexions et les contenus représentatifs de l'homme qui mènent, comme dans le cas de *Parzival*, à la décision fatale de négliger de poser une question. Elle ne vient à l'esprit de l'homme qu'à la fin : Pourquoi donc personne n'est passé devant sinon, quand bien même tous aspirent à la loi. Il apprend alors que cela eût été insensé car « cette entrée » n'était déterminée que pour lui et elle sera désormais close. Le renseignement signifie — et il y a une raison pour faire l'hypothèse que cela relève aussi de la conformité aux lois du Graal —, que ce qui se fourre là-dedans et donc ce qui doit être remarqué, interrogé et signifié, c'est aussi ce qui est *auparavant* opérant et se trouve chez le questionnant lui-même. Connaissance de soi est connaissance du monde. La loi universelle est voilée-dévoilée comme le Graal, mais l'entrée est individuelle. Il s'agit du mystère de l'initiative, du Je autonome-créditeur. Si l'homme avait déjà appliqué la loi (l'auto-activation de son penser) *avant* ce moment-là, il aurait été en ce moment-ci *en* elle. La distance se fût évanouie, comme aussi le chevalier *Parzival*, sans avoir derrière soi le chemin visé, serait tout d'un coup factuellement là où le destin devait le conduire. Cela trompe donc qu'autrui est l'autre. C'est aussi Je, il est aussi en moi. L'ennemi est *en règle générale* en moi-même. J'ai part en lui. *Parzival* aussi dut apprendre dans des duels avec d'autres, qu'en vérité il se combat lui-même, que ce qui l'agresse, lui est ami et frère. Lors de la première fois où il se trouve au château du Graal, ce qu'il a intériorisé lui barre le chemin, comme s'il s'agissait de reconnaître le côté intérieur de ce qui est extérieurement perçu. Ce qui a été intériorisé devient ce qui est extérieurement trompeur et faux, et l'extérieur (ce qui ne se donne pas à comprendre à lui et ce à quoi il a à faire) se démasque comme le secret le plus intime principalement de toutes les choses et de tous les êtres. L'idée de ne pas en être si distant et indélicat est posée en lui par l'enseignant Gurnemanz, en tant que représentant des règles mondaines de cour se trouve littéralement devant sa perception, comme le portier dans l'allégorie de Kafka.

### Aucune fin ne justifie les moyens

Nous voulons aujourd'hui protéger les autres des risques, par exemple avec des masques, afin que quelque chose de nous ne passe pas en eux. Les revenants sont censés restés loin de nous — ainsi en de nombreux lieux règne l'absence de langages et de relations et on les étaye sur des préjugés puisqu'on n'a pas à demander ; comme *Parzival* sur le souvenir candide de ce qui est confirmé et comme l'homme sur l'habitude, de sorte qu'il ne doit en rien faire exception (pour ainsi dire hors la loi), il doit obtenir au contraire l'autorisation sur la présomption qu'il a à faire ce que tous font et cela suffira déjà. Ce n'est qu'à la fin, quand tout est perdu, que la lueur lui vient qu'il n'eût jamais dû s'orienter sur les autres : à aucun d'eux n'eût été accordée une entrée. *Lui* eût dû s'engager.

La plasticité de la langue éveille ici une couche où l'espace devient vie de l'âme : je m'engage, je vois les choses avec les yeux des autres. Je m'observe moi-même « d'en haut » ou de côté, avec distance et je suis sur mes gardes. Je prends garde. Je m'embarque dans l'opinion d'autrui, j'entre dans son âme, son monde, son quotidien, dans le Cosmos de sa particularité et de ses conflits, je m'enchâsse même dans son organisme, j'essaye de vivre avec lui, de grandir et d'en venir à un rythme commun du se-montrer et du se-retirer, à une sorte de milieu sain, entre distance et proximité, du je et Nous. Je me fourre dans ses peurs et désirs, bref je m'embarque dans tout son être. Autrement dit : j'aime. Et rien n'est en moi plus sacré, si j'aime, que la liberté de l'être aimé(e).

Les deux mythes de Wolfram et de Kafka, à la sortie du Moyen-Âge et au début du 20<sup>ème</sup> siècle, donnent une idée claire sur le fait qu'une moralité normative ne fonctionne plus que jusqu'à un certain degré, et ne porte nonobstant plus dans l'avenir. S'en tenir aux ordres, nous rend mécontents à long terme, si les espaces de jeu et les aspects de la destinée individuels restent non pris en compte. Il ne s'agit pas que les règles fussent fausses. Il ne faut aucune intuition élevée, ou concept héroïque de liberté, pour comprendre que traverser des carrefours à 200 km/h, ce n'est pas bien, ni moralement ni au plan de la technique de circulation. Pourtant nous avons des conflits sociaux plus complexes sur la base d'une absence de distanciation de la politique vis-à-vis d'elle-même, qui ne voit pas en quoi elle est elle-même malade et n'est plus dans le coup. Lorsque des êtres humains sont fascinés par des représentations qui ont été faites pour eux — et qu'il n'y a rien d'autre à faire que ce que l'on fait — pour sauver la vie — quel genre de concept de vie est donc ici posé ? Un tel concept fait ratatiner le Je à la forme infime que prend l'homme finalement en se raidissant tout en ne pouvant plus se tenir debout, comme il est dit textuellement chez Kafka. Il ressemble au point d'absence de contact de *Parzival* dans la *Soltane*, se basant sur la sollicitude maternelle, le vertige amené par les

---

*Lebensaufgabe. Von Kafka zu Napoleon [La tâche oubliée d'une vie. De Kafka à Napoléon]* Stuttgart 2011.

5 Franz Kafka : *Oktavheft G*, dans du même auteur : *Beim Bau der chinesischen Mauer und andere Schriften aus dem Nachlass [Lors de la construction de la grande muraille de Chine et autres écrits de la succession]*, édité par Malcolm Pasley, Francfort-sur-le-Main 1990, p.175.

intérêts et la sélection des informations.<sup>6</sup> Qui veut en revenir au paradis de l'enfance reposant sur des *Psychotricks* [psycho-combines, en français, *ndt*] à une quarantaine au jardin d'Éden ? Herzéloïde échoue dans une contradiction de sorte que la bien-pensance ne peut pas se réaliser en maintenant en tutelle, pour le moins pas comme on se la représente étant donné que ce qui est extérieurement non-vrai se répercute sur l'intérieur et divulgue sa relation ; ce qui est contestable en surgit à un moment ou un autre. Et même par des détours, le positif opère finalement, même le Méphisto de Goethe crée du bien (tout en voulant constamment le mal), étant donné que le Je humain — la conscience morale de Faut — est éveillé. Aujourd'hui cela s'appelle cependant individualisation éthique : toute contradiction entre intérieur et extérieur se révélera. Le Je de *Parzival* encore naïf heurte au travers de sa solitude, par dessus la frontière, parce que les hasards aident. Au moment où Herzéloïde s'aperçoit de son échec, elle accepte la mort. Des règles qui vont à l'encontre et sont contraires à notre essence humaine, n'obtiennent par un travail éducatif de conviction qu'un semblant de légitimation, formel ou démoscopique [= par sondage d'opinions, *ndt*]. Plus aucun but aujourd'hui ne justifie les moyens. C'est l'être humain lui-même qui est le moyen et le sens de la création. La crise actuelle met en lumière la problématique d'une moralité qui pousse les citoyens dans une contradiction permanente, quand bien même le monde aimé par obligation de l'amour du bien, offre encore un regard haineux qui grève l'âme. « Tout est bien », notait Novalis « sauf pas partout, sauf pas toujours, sauf pas pour tous. »<sup>7</sup> Ici on doit aussi penser aux enfants. Nos opinions ne sont pas leur réalité à eux, pourtant l'image que nous en donnons opère sur eux y compris celle de la bagatelliser (à savoir, que les enfants fréquenteraient les masques de manière détendue voire même particulièrement circonspecte), c'est presque cynique. Des phrases fréquentes comme celle qui suit signalent plutôt une intimidation morale qu'un enfant n'est pas encore capable de reconnaître [comme telle, et donc de s'en débarrasser, pour être au clair ! *Ndt*] : « *J'ai mal à la tête, mais si j'enlève le masque, j'attraperai la corona et je tuerai grand-père !* » Uniquement parce que des enfants de sept ans n'ont encore aucun concept de leur détresse, nous ne devrions pas du tout en conclure que cette détresse n'existe pas ; elle ne se révélera bien que dans l'avenir. — Dans cette simple question : « *Nous verrons-nous demain ?* », vient se fourrer cette question-ci bien plus grande : Dans quelle époque entrons-nous donc au plan de l'histoire de la conscience ? Qu'est-ce que signifie ce passage du seuil en catimini pour la moralité humaine ?

### Solidarité commode

Au « Paradis », conscience et vie, penser divin et existence humaine coïncident. Dans l'enfance de l'humanité, il était normal d'être clairvoyant d'une manière atavique. Aujourd'hui, l'être humain peut effectivement reconquérir cet état comme une libre réalité, en effet, telle une normalité nouvelle : la créature devient créateur. Tout ce qui était autrefois unité une et qui devait rester toujours plus une absence devenant de plus en plus insupportable — cela culmina donc et vint se ramasser au point profond Golgotha, le Germe du nouveau. Au plan de la perspective [spirituelle, réelle, *ndt*], ceci provoque une accroissement de responsabilité autonome ; on ne peut donc plus déléguer moralement. L'histoire de la conscience humaine est dans cette mesure une seule et unique distanciation du monde spirituel, une perte lente et progressive [et terriblement lancinante, pour certains rares, *ndt*] d'un contact naturel autrefois. Le monde spirituel ne répondit pas de son côté avec une égale distanciation, voire par un geste punissant. Celui-ci [le geste, *ndt*] est depuis celui d'une attente laissant libre ; lequel a voulu la distanciation et l'a affirmée. Et désormais ce monde spirituel devient à tout instant un seuil perceptible aux autres êtres humains. Je dois poser constamment la question de *Parzival* : Est-ce que cela m'aide de m'en démarquer ou bien de m'y embarquer ? Qui est autrui, et qu'en est-il *avec* lui ? Le monde spirituel nous approche au plus près depuis le 20<sup>ème</sup> siècle, de la même façon que notre prochain se rapproche plus près de nous, *son* « monde spirituel » aussi. Car c'est en effet tout d'abord pour nous — un Cosmos entièrement personnel, un corps étranger. Or cette expérience, que l'autre se rapproche de plus en plus de moi — se révèle aujourd'hui comme un pur sentiment de panique s'enracinant dans le biologique [ce qui confère à cette panique une dimension animale, car nous partageons, originellement dans la pureté de la création biologique par le Logos, cette dimension avec nos frères animaux. *Ndt*] Mais ce n'est peut-être encore que la manifestation d'une tendance déjà remarquée depuis bien longtemps : nous devenons supra-réceptifs. Nous voyons par trop en autrui. Tout nous actionne à juger, à nous indigner, mais aussi à y déployer et à y faire affluer aussitôt là-dessus, un pleine empathie et d'être au plus profondément de nous des com-patissants. Nous recevons tant : notre perception médiale est à la fois don et tâche. Nous reçûmes autrefois beaucoup — de la part du monde spirituel, en possibilités d'évolution. Or maintes gens veulent que nous l'oublions, sans plus. C'est la signature d'une image dénaturée du futur, d'une évolution évolutive dénaturée. Que cet aspect intérieur se révèle aussitôt extérieurement, signifierait une obligation particulière. Pourtant plus la perception en est supra-excitée, plus nous « voyons » (con-geler, a-percevoir), et davantage que les visages s'embrouillent, plus grande est le penchant [déshumanisant, *ndt*] à miser sur la statistique, la sécurité, la régulation, venant d'en haut. Ce qui marque profondément à

6 Voir : « *Le Je se voit mis en demeure ou forcé de se comporter en relation aux autres êtres humains comme un point se ratatinant en soi de manière permanente qui, pour l'amour de la sécurité, doit se démarquer et se séparer de ceux-ci.* » — Salvatore Lavecchia : *Dignité de l'être humain*, dans *Die Drei* 10/2020, p.41, [Traduction française (DDSL1020.odt), disponible sans plus auprès du traducteur, *ndt*]

7 Novalis : *Fragmente und Studien bis 1797* [Fragments et études] dans *Œuvres*, éditées et commentées par Gerhard Schuklz, Munich 2001, p.304. Voir à l'endroit cité précédemment : p.303 : « *Prends garde d'oublier les moyens et non pas le but — du pur caractère de l'humanité — simple attitude humaine compréhensive.* »

présent c'est ce qui concerne le virus, la statistique de nos comportements. Donnée-je l'impulsion, d'embrasser l'ami ? Cela m'est-il égal que je puisse « le » porter en soi ? Redouté-je l'infection ?

Par obligation, dans des endroits de plus en plus nombreux et pendant des périodes de temps de plus en plus longues, de porter un masque protégeant le nez et la bouche, cela ôte d'une manière paradoxale la responsabilité personnelle, dont il est pourtant le signe et même jusqu'au point d'annoncer celle-ci en anticipation. On a affiché en effet la preuve de l'obéissance aux règles, ainsi que sa morale et sa solidarité et on peut autrement — sous toutes sortes d'acceptations — la tenir bien cachée.

La raison pour laquelle le masque fut majoritairement acceptée est foncièrement une énigme. Mais à vrai dire depuis ces dernières années, nous avons développé une relation spéciale au masque : les médias numériques nous permettent déjà de rôder en fantômes anonymes au travers de l'opinion publique, sans livrer nos identités en pâture. C'est pourquoi on peut poser la question critique de savoir si nous trouvons éventuellement les masques avantageux : sont-ils la variante matérielle du nom clair caché, lorsque par des voies numériques nous recherchons quelqu'un pour coucher avec ou bien pour le clouer au pilori ? Sommes-nous déchargés de devoir ne pas tant communiquer avec le masque ? Cela va-t-il encore passer par communications de textes ? Nous nous cachons toujours plus depuis des années derrière des écrits et des photos de fait — aujourd'hui aussi et de manière analogue, exclusivement dans la zone piétonne ! L'éternel devoir de sourire en accompagnant un salut, l'ensemble compromissaire organisant regard et dialogue — tout cela est fatigant, parce que c'est interprétable, cela exige des réactions, des questions et des demandes, bref du contact — Ne désire-t-on pas parfois simplement sa tranquillité ?

### Le visage spirituel est voilé

Steiner a souvent exposé que ce qui relève de la morale et de l'esthétique coïncide dans le monde spirituel, se trouvent en relation. Qui ment agit de façon haineuse. Pour les occultistes, une idée concordante, par exemple, déclenche une joie esthétique, tandis que l'on ressent du déplaisir chez quelque chose d'illogique<sup>8</sup> — cet aspect renvoie aussi à une relation, dans le cas de l'intellectualité et de la moralité, entre ce qui est idéalement juste et ce qui est éthiquement juste. En 1923, il développe au sujet du jeu de physionomie que le visage manifeste aussi ce qui relève de la vie de l'âme :

C'est pour le dire ainsi une [...] expression haineuse du visage [...] vers l'intérieur, lorsque l'être humain accomplit un acte égoïste car au fond, tous les actes moraux se réduisent à ce qui n'est pas égoïste, et tous les actes immoraux se réduisent à ce qui est égoïste ; sauf que dans la vie ordinaire ce jugement réellement moral est masqué du fait que quelqu'un peut être véritablement très immoral, à savoir imprégné à fond de motifs égoïstes, mais suivre certaines règles morales conventionnelles. Étant donné qu'il est engagé dans ce qui lui a été inculqué, ou dans ce qu'il fait pour cette raison, parce qu'il s'embarrasse de ce que les autres disent ; dans ces conditions, il est engagé comme un maillon dans une chaîne. Mais l'élément réellement moral qui s'attache véritablement à l'individualité humaine, qui vit véritablement, est déjà conditionné de manière telle que le bien vient de cet intérêt-là que nous portons à autrui ; [...] tandis que l'élément immoral est originellement quelque chose où l'être humain s'enferme [...]. Bien penser cela veut dire au fond, pouvoir/savoir s'identifier à autrui ; penser mal cela veut dire, ne pas savoir/ne pas pouvoir s'identifier à autrui.<sup>9</sup>

Qu'est-ce que cela signifie — non pas encore au plan anthropologique, mais comme symptôme, pour ainsi dire symboliquement — lorsque des enfants doivent déjà se masquer ? Ne sont-ils pas contraints, sans s'arrêter à tourner plus encore vers l'intérieur ce qui veut devenir un jeu de mine extérieur ? En naît-il un enkystement de la vie de l'âme, une confusion dans l'élément moral ? Ou bien, exprimé positivement en se tournant vers l'avenir : « l'extérieur » n'en devient-il pas plus futile, parce que nous nous éprouvons et nous nous regarderons l'un l'autre directement dans l'essence de l'âme ? Cela pourrait jeter une lumière en tout cas sur l'acceptation des masques, malgré tout vouloir-citoyen-de-s'engager en maillon de chaîne de solidarité. Jouissons-nous inconsciemment du fait que nous ne devons plus nous efforcer à garder un visage innocent, lorsqu'on est rempli directement « d'idées scélérates »<sup>10</sup> ? Le pouvoir sur le seuil d'autrui nous est-il agréable ?

Un bel être ou une belle essence, selon Steiner ailleurs, pourrait être désigné(e) comme tel(le) celui qui parvient à révéler à autrui le monde dont il fait l'expérience en soi, de sorte que celui-ci puisse pleinement y prendre part : « La faculté de se révéler totalement avec tout ce qui est intérieurement présent et ne rien devoir tenir caché en soi, pourrait être caractérisée comme « beau » dans les mondes supérieurs. » Comme « laid » pourrait être caractérisé l'être, « qui ne veut pas révéler, dans ce qui apparaît extérieurement, le contenu de ce qu'il a intérieurement en lui, ce qu'il retient dans sa vie personnelle et qu'il dissimule à d'autres êtres en rapport avec certaines vertus ».<sup>11</sup>

8 Voir la conférence du 18 novembre 1911, dans Rudolf Steiner : *Le christianisme ésotérique et la conduite spirituelle de l'humanité* (GA 130), Dornach 1995, p.147.

9 Conférence du 17 février 1923 dans, du même auteur : *Savoir terrestre et connaissance céleste* (GA 130), Dornach 12995, p.147.

10 Voir à l'endroit cité précédemment, p.118.

11 Du même auteur : *Un chemin vers la connaissance de soi de l'être humain* » (GA 16) Dornach 2004, « Septième méditation », p.74 [p.74 chez E.A.R., ndt]. Je suis redevable du signalement de ces développements de Rudolf Steiner, entre autres lors d'une discussion, à Renate

Quand nous portons des masques, la relation entre l'être moralement accordé et le visage spirituel est symboliquement ligaturée dans une image vraie. Au lieu du contact avec l'être supérieur en propre qui me gratifie de l'être vrai d'autrui pour une rencontre vivante et libre, c'est le contact réglementé qui surgit. Dans l'empreinte fondamentaliste de l'Islam, on rencontre de telles images dans la *burka* qui sépare les genres et l'interdiction partielle de la poignée de main.

## Totalitarisme moral

Que plus rigoureusement nous nous distancions socialement, plus nous nous rapprochons moralement, c'est ce qui se révèle dans une langue qui, vis-à-vis du monde spirituel du prochain, ne procède plus comme *Parzival* au moyen de l'impuissance d'un Golgotha intérieur, à l'instar d'un processus de mort des représentations, mais se met au contraire à étiqueter les groupes. C'est un langage qui n'instaure aucune relation, mais la nécessité au contraire de devoir se référer à quelque chose de déprécié — au lieu d'activement tenter de ressentir le seuil propre, l'élargissement de l'espace communicatif comme un élément sacré. Le concept de « négationniste de la corona », qui est déjà devenu habituel dans les médias sérieux, embarque les négationnistes de l'Holocauste avec lui et empoisonne ainsi toute critique sérieuse ayant trait à la narration officielle. « *Covidiot* » en revanche s'adonne à un fourvoiement sémantique, en attirant l'attention cependant sur la logique interne et la direction de ce vocable qui signale plutôt l'exagération ici des *Fixés* sur le covid-19 qui seraient censés être idiots donc. Pourtant le pathos du « penser transversal » et le persiflage des porteurs de masques dont personne ne peut connaître l'histoire sont désagréables et contre productifs. Nous devrions véritablement développer méthodiquement une *aspiration ardente* à connaître d'autres points de vue, nous éduquer à la nostalgie du regard d'autrui, de l'auto-correction de nos obscurs regards de travers du fait d'être-placé-dans-la-lumière par le Tu. Une clairvoyance lucide débute en faisant observer les ténuités, dans une présence d'esprit pour le conflit de conscience morale dans lequel se trouve aussi autrui, chez qui le « Christ » agit aussi.

Cette nouvelle culture en germination, cette perception délicate du prochain, a une contre-image. La nouvelle faculté de l'âme du Je, qui est en train de naître se voit aussitôt menacée : car ce ne sont pareillement que des nuances, de petits déphasages et mesures progressives qui ont commencé à transformer notre société en éveillant des craintes. Elle change son visage, mais si *petit à petit* que l'on pense à chaque fois : En effet, ce n'est que passer ». Le diable se fourre dans le détail anodin et le cercle vicieux [ou « diabolique », en allemand, *ndt*] de l'absence d'alternatives (or le « cercle de Dieu (« *Gotteskreis* ») n'existe pas dans la langue allemande [par contre le « cercle vertueux » existe dans la langue française, *ndt*]). Il se fourre dans l'algorithme, dans des paragraphes d'une loi de protection contre l'infection, dans un livre pour enfant.<sup>12</sup> L'actuel moralisme est totalitaire, car il fait de nous des dénonciateurs et alourdit l'ensemble de l'atmosphère sociale [le big-pharma nous étouffe, en empêchant par exemple les médecins de soigner hors hôpital! *Ndt*]. Le moralisme fait sortir des questions cognitives dans le grand pot de peinture de la morale, dans lequel il n'y a que du blanc et que du noir et il fait des questions de pouvoir, de « ce qui est dans le droit » qui bousculent peu à peu le « se rendre justice l'un à l'autre ». Ce n'est pas sans raison qu'il y a ce virage qui ne rend pas justice à l'autre et l'on n'a pas encore entendu le « devenir dans le droit ». La vision d'autrui — tout le contexte d'âme et d'esprit à partir duquel un être humain produit quelque chose ou parle, laisse échapper ou pressent — le regard-un, lui je dois le conserver, l'amour d'une profondeur abyssale, comme regard sur moi-même. Se rendre mutuellement justice, comme une description possible de moralité, ce ne peut être qu'un processus de développement individuel (et en cela commun).<sup>13</sup>

### Die Drei 12/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Andreas Laudert**, né en 1969, enseigne (niveau supérieur) l'allemand et la religion éthique/libre à la libre école Waldorf De Lübeck. Il étudia à l'Université des Arts de Berlin l'écriture scénique. Ses pièces de théâtre, publiées aux éditions Merlin, furent représentées autour du tournant du millénaire sur de nombreuses scènes allemandes, et pour finir au théâtre du Land de Tübingen, et aux *Sophiensälen* de Berlin. Vinrent des contributions dans la *Süddeutschen Zeitung*, des publications de textes en prose ou lyriques ainsi que l'attribution du prix d'encouragement *Georg-K.-Glaser* de la SWR (2002). En parallèle, s'accomplit la rencontre avec l'œuvre de Rudolf Steiner dans les années 1995-1998 qui mena à un renforcement et à une préoccupation plus importante au sujet de questions spirituelles et à se relier au mouvement anthroposophique actuel. Après des études théologiques à Hambourg, il officia comme prêtre de la Communauté des Chrétiens de 2007 à 2011. Il vit aujourd'hui en écrivain libre à Klingberg sur la Mer Baltique avec sa famille. Récemment parues : *La mission de vie oubliée — De Kafka à Napoléon. Une quête des traces* (Stuttgart 2011), *pêle-mêle. Une imagination* (Francfort-sur-le-Main 2012). Outre tout cela il organisa à la libre école Waldorf de Berlin-Prenzlauer Berg, la mise en place du niveau supérieur. Il est par ailleurs lecteur à la maison d'édition *Rudolf Steiner Verlag* et au *Futurum* de Bâle. Contact : [andreas.laudert@philosophicum.ch](mailto:andreas.laudert@philosophicum.ch)

---

Hasselberg.

- 12 « Lorsque nous aurons un vaccin [...] nous pourrions peut-être en arriver à une nouvelle normalité (sic!) » ainsi la chercheuse Marylyn Addo sous le titre : « *Petite piqûre – gros effet* » dans *Geolino* 11/2020. Dans le texte on suggère aussi qu'avec une vaccination toutes les mesures persisteront de la « nouvelle normalité ».
- 13 Voir Andreas Laudert : *Se prendre soi-même et les autres au sérieux — avant Michaël — Tentative de méditation*, dans *Das Goetheanum* 38/2020 (18 septembre 2020) [Non traduit, à ma connaissance, *ndt*]